FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

(Commence le 6 oct.)

La Fille DU FORGERON

Par

HENRI DEMESSE

I

(A continuer)

Tu es ma vie, mon bonheur, mon orgueil, ma joie! Je les ai tous perdus, les uns après les autres, ceux que j'aimais; il ne me reste que toi...

— Mais, moi aussi, père, je t'aime, je te respecte, je te vénère: tu es le meilleur des hommes et le plus tendre des pères!

— Oui, je sais que tu m'aimes. Jamais tu ne m'as fait de chagrins! C'est égal, je suis heureux, toujours, de l'entendre me répéter cela. Ah! pourquoi ce Philibert est-il... Ah! ce soir? J'étais si heureux! Chère enfant, il ne me reste que toi, tu comprends! En toi, je revois tous ceux qui sont plus, tous ceux qui ont vécu, près de nous, dans notre vieille bicoque, qui, à cause de cela, est plus belle, à mes yeux, que le plus riche palais!...

— Comme tu es ému, père! Remets-toi! Tu pleures?

Je me rappelle enfant! fit gravement Gérard. Oui, cette maison est, pour moi, pleine de souvenirs. C'est ici que j'ai rencontré ma pauvre femme, ma Fernande, après notre hymen. Il y aura cinquante ans de ça, bientôt! Comme elle était jolie! Toute blanche avec sa couronne de fleurs d'oranger que je garde, là-haut, dans ma chambre. Chère femme! Je crois la voir encore!

— Ces souvenir l'affligent!

Mais le père Gérard poursuivait regardant, devant lui, comme s'il avait suivi des yeux une vision.

— C'est ici que mon garçon est né un an après. Nous étions bien pauvres, alors! Qu'est-ce que ça faisait? On ne demandait rien à personne! On travaillait ferme, des quatre heures du matin. On était bien heureux! Un jour, jour de deuil, elle rendit son âme à Dieu, la Fernande, et j'ai sangloté, pendant toute une nuit, près d'elle! C'était là-haut, dans la petite chambre mitoyenne. Et puis, on l'a emportée?

— Pauvre père!

— Le garçon grandissait... Il se maria à son tour... Ce fut un jour de joie... Moi, je pleurai pourtant... Je m'étais enfermé, là-haut, et, pendant qu'on dansait, sous la cour, moi je parlais à la mère, à la défunte, qui aurait été si heureuse, si fière, de voir son garçon avec sa belle épousée... On avait travaillé dur; on était dans l'aisance; on avait, dans un coin, cinq beaux rouleaux d'or... une fortune, quoi? Et tu naquis, toi, ma fille... "Travaillons pour sa dot!..." Ce fut le mot d'ordre... "Il faut que ce soit une demoiselle; elle aura les mains blanches, il le faut." — Le sot, tu grimpais sur nos genoux; tu piquais la frimousse de bambine aux mille poils de nos barbes; à peine si nous osions te toucher: tu étais si frêle, et nos mains, habituées à remuer des masses de fer, à la forge, nos mains, noircies par le feu, étaient si calleuses! Et encore, ce coup sur coup, comme si le sort se lassait dès qu'on se trouve heureux, deux morts, le fils et la bru. Et moi, vieux de qui la mort ne voulait pas, je restai seul avec toi!

— Une pareille vie très rude, certes! Que de peines; que de luttes! Que de désespoirs!

— Or, tu restes seule avec le vieux, ma fille. Il s'est habitué à ton amour. Il ne veut pas le partager. Tu comprends qu'on ne vit pas, pour rien, depuis si longtemps, près de son unique enfant, qui est si belle, si bonne, si généreuse, si tendre; qui est la vertu même; qui est un ange de Dieu! C'est un trésor et je le garde! Ah! oui, je t'aime, enfant! Jugez-en. Un jour — il y a de ça trois mois — j'ai failli devenir criminel.

— Tu m'effraies! Tu ne m'as jamais parlé de ça?

— Un homme, un misérable, un ivrogne — il était ivre, d'ailleurs — avait osé dire, devant moi — c'était dans un café où on buvait, en faisant ses affaires, un jour de marché — cet homme avait osé dire qu'il l'avait vue, la nuit près des Trois-Chênes, avec un galant, un galant qu'il n'avait pu reconnaître!

— Ciel!

— Tonnerre! Tout mon sang reflua au cœur; je devins farouche, et si on ne m'avait pas retenu, je l'aurais tué, bien sûr!

— Grand Dieu!

— Elle! Ma Charlotte, la pureté même! Un galant! Elle, ma Charlotte! Une sainte! Rien que de penser à ça, aujourd'hui encore, ça me met fors de moi! C'est que, tout vieux que je suis, vous-tu, je suis resté encore, et je tuerais, sans pitié, celui qui oserait toucher à mon idole!

Le vieillard, qui s'était levé, haletant, et qui avait prononcé ces paroles avec véhémence, s'assit; il demeura silencieux près de Charlotte, tremblante.

Dix heures sonnèrent. Gérard releva la tête.

Dix heures! Déjà! fit-il.

Il demeura, un instant, immobile.

— Allons, reprit-il, tu es lasse, ma fille, il faut rentrer! Je t'ai retenue, avec mes histoires!

Il alluma la bougie d'une lanterne et prit des clefs, sur le buffet.

Je vais fermer la porte de la cour, dit-il. Jacques rentrera par la rue.

Il sortit.

— Je tremble! fit Charlotte, qui se soutenait à peine.

Ah! s'il savait...

Michel reparut.

Charlotte, fit-il, un malheur est arrivé!

— Parle! Parle vite... Fernande?

— Martine est morte, hier, subitement.

— Ciel! Et notre enfant?

Il faut aller chercher Fernande en toute hâte. Je vais partir, j'irai voir, d'abord.

— Mais à qui confier Fernande?

— Aux Castel. Qu'en penses-tu?

— Oui!... Chut!... Le père!... Je t'aime!

— Du courage!

Pars!

Michel sortit. Gérard rentra dans la salle.

Là! C'est fait! dit-il. Tu es lasse, hein, mon enfant? Embrasse-moi!

Il embrassa tendrement Charlotte.

Chère, chère petite! fit-il.

Puis, il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à sa chambre.

A demain!

A demain!

Alors, Charlotte passa dans sa chambre, où elle s'agenouilla; elle dit, à demi-voix, suppliante:

Il faudra pourtant qu'il sache tout un jour. Mon Dieu! Ne nous abandonnez pas! N'appesantissez pas votre main sur votre humble servante!

III

LA PETITE FERNANDE.

Presque au sommet de la côte sur le versant de la queue Saint-Cloud si étagé, s'élevait une maisonnette, dont la façade, regardant le Mont-Valérien, par les beaux jours, était ensoleillée, dès le matin, et fort avant dans l'après-midi.

Un assez vaste jardin, clos par une légère palissade, l'entourait. Plusieurs vieux noyers, aux troncs énormes et crevassés, étendaient leurs gigantesques ramures au-dessus du toit de la jolie habitation, et procuraient de verdure, dès le mois de mai et jusqu'en octobre.

L'été, le jardin, bien entretenu, se parait de fleurs; c'était pour l'agréable. Dans un coin réservé, on y cultivait, aussi, les légumes, et c'était pour l'utile.

La maison, très modeste, était construite en briques; elle était seulement d'un étage.

Au rez-de-chaussée, il y avait une grande salle et une cuisine; deux chambres au premier étage.

Une route bordée de haies vives longeant la palissade de clôture, desservait l'habitation, et conduisait, en zigzag, à Saint-Cloud, dont les maisons semblaient, d'en-haut, des grimpettes, les unes sur les autres, jusqu'à la Seine...

Rien de plus gai, de plus pittoresque et de plus charmant que le paysage qu'on découvrait de là: Au premier plan, la Seine, avec l'île de la Grande-Jatte s'étendant, à gauche, rayée par les hautes cheminées des usines de Suresnes et de Puteaux. A droite, la masse verte du bois de Boulogne, et, au fond de l'horizon, tout Paris, dont les principaux monuments: flèches, tours et dômes, étaient visibles, nettement, par les temps clairs.

Pas de séjour plus agréable que cette oasis de la banlieue parisienne, si délicieuse à parcourir, dans la belle saison — pas de coin plus ravissant, d'avril à octobre.

L'hiver, dame, si le paysage n'était pas sans attraits, car on pouvait le voir, tour à tour, enveloppé de vapeurs noyé dans le gris, zébré par la pluie ou recouvert de neige... la maisonnette, par contre, perdait considérablement de son agrément.

Le vent y mugissait, parfois, de terrible manière, et le froid y était très vif, sans compter que, pour y arriver, il fallait patauger, jusqu'aux chevilles, dans une boue épaisse et grasse dès qu'il avait plu pendant dix minutes.

Cela constituait, comme on dit, le revers de la médaille; mais cela doublait le bonheur des habitants de cette jolie maison, quand, après un rigoureux hiver, ils revoyaient, au printemps, leur jardin baigné par le soleil, et le paysage supérieurement illuminé.

La, demeuraient Pierre Castel et sa femme Louise.

Le soleil, déjà chaud, bien qu'il fut de bonne heure encore, dorait la montagne et la plaine. La Seine roulait ses flots, au bas de la côte, et ressemblait à un fleuve d'argent liquide tout scintillant de paillettes.

Dans le jardin, les roses, encore humides, s'épanouissaient dans la chaleur et embaumaient l'air.

Parfois, le silence profond qui régnait, sur ce coin tranquille, était troublé par une détonation d'arme à feu, car, ce jour-là, précisément, l'ouverture de la chasse avait eu lieu.

Chaque fois qu'une détonation retentissait, Pierre sursautait et ses yeux flamboyaient.

Il était assis, il se levait, et ses narines, dilatées, semblaient aspirer l'odeur de la poudre.

C'est que le vieux était un chasseur épérdu, un émérite carnassier, à ses moments perdus.

Il ne prenait pas de permis, non parce que ses ressources ne le lui permettaient point; mais parce que le gibier braconné lui semblait meilleur.

Depuis un instant déjà, Louise alignait des pièces de monnaie sur une table, sous un petit berceau, une tonnelle couverte de vigne folle, de liserons et de capucines, et examinait, avec soin, plusieurs petits cahiers dont les feuilles étaient couvertes d'une grosse écriture.

Pierre allumait sa pipe, qu'il avait soigneusement bourrée; mais, c'était du guignon, les allumettes, sur lesquelles une légère brise soufflait, s'éteignaient, successivement, au grand désespoir du bonhomme.

Que le diable emporte les fumeurs et leurs pipes! dit Louise en faisant un geste d'impatience. Voilà quatre fois que je répète la même antienne et je gage que tu n'en as pas retenu le premier mot?

Pierre protesta:

— Si fait, ma femme, si fait!... répliqua-t-il. Pas d'emportement, s'il vous plaît. Tu disais: douze francs au boucher; six francs, trente-cinq centimes au boulanger; cent-quatre francs et quarante centimes à l'épicier.

— Bien! fit Louise en souriant.

— Ah! Tu vois que je peux faire deux besognes en même temps, comme l'autre, le grand, qui dictait huit lettres à la fois!

Pierre parvint, enfin, à allumer sa pipe, d'où il tira de grosses bouffées de fumée qui flottèrent, un instant, légères, au-dessus de sa tête, et s'envolèrent dans le ciel clair. Il reprit:

— Les chiffres, ça me connaît: je ne suis pas, pour rien, "dans la banque"; nous disions donc que je vais porter, à nos fournisseurs, cet argent que nous leur devons pour nos dépenses de cette dernière quinzaine. C'est parfait! Payons, ma femme, payons: Qui paie ce qu'il doit, ne doit plus; et ne rien devoir à personne, c'est ce qu'il y a de mieux: a donné l'indépendance!

Il ramassa les pièces éparses sur la table, prit les cahiers de comptes, et fit demi-tour, militairement.

— Attends! dit Louise. Tu prendras ce qu'il faut pour notre déjeuner.

— C'est dit.

Deux livres de bœuf et une livre de lard. Nous mettrons le pot-au-feu; en revenant tu arracheras un chou dans le clos.

— Bien! Entrée: Pot-au-feu. Je me charge du rôti.

— Comment?

Pierre se baissa et ramassa sous un tas de feuilles, un magnifique lièvre, qu'il y avait caché. Il le leva, à bout de bras, et l'exhiba fièrement.

— Produit de mon industrie! fit-il, en se rengorgeant. Moi aussi, j'ai fait l'ouverture de la chasse.

— Tu as encore braconné?

— Toujours! Ça m'amuse, et, quoi qu'on dise, on ne cause de tort à personne: Le gibier appartient à qui sait le prendre.

— Tu nous feras, un jour, quelque mauvaise affaire.

— Tarare! Pas de danger!

Le bonhomme, pourtant, n'était pas sûr de lui autant qu'il voulait le paraître, car il remit, soudain, le lièvre, sous le tas de feuilles où il l'avait pris. C'est qu'il avait entendu chanter, sur la route, à vingt pas de la maison, et il fallait être prudent: Philibert pouvait surgir, à l'improviste.

— Fausse alerte! dit bientôt Pierre, en riant. Ce n'est que cet ivrogne de Nicolas, le facteur rural.

Puis, se tournant vers Louise:

— Allons, femme, fit-il, je me sauve; je te rapporterai ce que la m'as demandé...; de même, j'achèterai deux bouteilles de petit blanc, chez Mathieu, l'aubergiste: le petit blanc de Mathieu est sucré-ent: je ne sais pas où l'animal le prend; mais c'est de premier choix: ça sent la pierre à fusil; ça gratte agréablement le gosier, et ça met un velours sur l'estomac... Il faut fêter le jour dominical. Et puis, Gérard aime le vin blanc. Allons, ma Louise, à tout à l'heure.

Le bonhomme sortit de dessous la tonnelle. Il se disposait à traverser le jardin, suivi, à quelque distance, par sa femme, quand Nicolas s'arrêta devant la porte de Lemoine, et cria, d'une voix stridente:

— Monsieur Pierre Castel?

— Qu'y a-t-il?... répondit Pierre.

— Bonjour, père Castel et madame Louise, dit le facteur, en entrant dans le jardin. Castel, j'ai une lettre pour vous.

— Pourquoi donc?...

— Regardez l'adresse de cette lettre, on jurerait que c'est l'écriture d'une femme; madame Louise, votre époux vous fait des traits, c'est sûr!... Ah! le farceur, on en dirait long, si l'on voulait.

— Voyez-vous ça! dit Pierre, en riant.

— Oh! je suis bien tranquille! répliqua Louise.

— Allons, bavard, fit Pierre, voulez-vous boire un verre?

Par la même occasion, il n'était pas fâché de s'humecter le gosier, lui aussi.

— Ça ne serait pas de refus... répliqua Nicolas... mais voyez-vous, je suis pressé.

— Le temps de trinquer?

— Alors, sur le pouce!

— Sur le pouce! Femme, le chinck et deux verres...

Louise rentra dans la maison, et rapporta, bientôt, portant un carafon d'eau-de-vie de mûre et deux petits verres. Elle déposa le tout, sur la table, sous la tonnelle; puis, elle emplit les verres jusqu'aux bords.

— A votre santé, Nicolas!

— A la vôtre, père Castel; à votre santé, madame Louise!

— Merci!

Les deux hommes trinquèrent et burent.

— Cristi, c'est raide; mais c'est fameux! dit Nicolas, en essuyant ses lèvres sur la manche de sa main... Allons, je suis pressé!... Jusqu'au revoir!

Il regagna la route, reprit sa chanson interrompue, et ne tarda pas à disparaître, au détour du chemin, derrière une haie.

Le silence se rétablit, sur la montagne. Louise, cependant, avait ouvert l'enveloppe.

Cette lettre est de Michel... Voilà qui est curieux! dit-elle. Pourquoi donc Michel écrit-il... lui qui demeure à un quart d'heure d'ici?

Et elle lut, à haute voix, ce qui suit:

"Mon cher Pierre, ma bonne Louise,

"J'ai un grand service à vous demander. Demain matin, de bonne heure, je serai chez vous avant l'arrivée de mon oncle Gérard...

"Je compte sur vous et je vous embrasse.

"MICHEL VERDIER."

— C'est tout? demanda Pierre très surpris.

— Qu'! Que service veut-il réclamer de nous?

— Attendons!

Nous ferons, pour lui, tout ce que nous pourrons! Michel, Jacques, Charlotte, ce sont mes enfants à moi, tout de bon, je les aime comme si c'étaient les miens!... Allons, Pierre, file et revions vite: il faut que tu te trouves là quand Michel viendra. Tu n'as que le temps, va!

— Par le flanc droit, droite!... fit Pierre gaîment. A tout à l'heure, ma femme.

En un clin d'œil, il fut dehors. Il marchait allègrement, son panier sous le bras, en chantant l'air de la "Jardinière" pour aller à la marche, lorsque la voix du bonhomme ne se fit plus entendre. Louise reçut la lettre de Michel et regagna la maisonnette, dans laquelle elle entra.

Un grand service, murmura-t-elle. Que veut-il dire? Il m'a paru tout triste, la dernière fois que je l'ai vu.

Elle soupira profondément:

Les pauvres enfants! reprit-elle, bientôt! Comme ils ont changé tous les trois! Jadis, ils riaient et chantaient sans cesse. A présent...

Un bruit de pas retentit, au dehors. Louise écouta. Le bruit cessa. La brave femme crut qu'elle s'était trompée, et elle ajouta, plus tristement encore:

Que s'est-il donc passé que je ne comprends pas? J'ai peur de deviner!

Comme elle parlait ainsi, et comme elle prenait son livre d'heures pour lire sa messe, assise près de la fenêtre, ainsi qu'elle faisait chaque dimanche, un jeune homme parut, tout à coup, dans la salle.

A Continuer

COL. H. J. de la VERGNE,
Attorney At Law
Has removed his office to 410 Audubon Bldg
Phone Main 265

LE REPONSE DU PRESIDENT WILSON AUX ALLEMANDS

LE 14 OCTOBRE LE PRESIDENT WILSON A REPONDU AUX OFFRES DE PAIX DE L'ALLEMAGNE.

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Oct. 19, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

Voici le text de la réponse du Président:

"En réponse à la communication du gouvernement allemand, datée du 12courant, que vous m'avez remise, aujourd'hui j'ai l'honneur de vous demander de transmettre la réponse suivante:

"L'acceptation sans restriction par le gouvernement allemand actuel, et par une grande majorité du Reichtag des termes posés par le Président des Etats Unis d'Amérique dans son message au Congrès des Etats Unis le 8 janvier 1918, et ses autres messages justifient le Président à faire une déclaration franche et directe de sa position au sujet des communications du gouvernement allemand du 8 et du 12 octobre, 1918.

"Il est clair que le cours de l'évacuation et les conditions d'un armistice sont des choses qui doivent être laissées au jugement des conseillers militaires du gouvernement des Etats Unis et des gouvernements des Alliés, et le Président sent qu'il est de son devoir de dire que le gouvernement des Etats Unis ne peut accepter aucun arrangement qui ne pourvoit pas une protection et une garantie absolue du maintien de la suprématie actuelle des armées des Etats Unis et des Alliés sur les champs de bataille. Il est certain qu'il peut assurer que ce sera aussi l'opinion et la décision des gouvernements Alliés.

"Le Président croit qu'il est aussi son devoir d'ajouter que ni le gouvernement des Etats Unis, ni il est bien certain, les gouvernements avec les quels le gouvernement des Etats Unis est associé comme belligérant, consentiront à un armistice aussi longtemps que les armées de l'Allemagne continueront les actes inhumains et illégaux dans les quels elles persistent.

"Au moment que le gouvernement allemande fait des offres de paix au gouvernement des Etats Unis, ses sous marins sont engagés à détruire des navires à passagers sur la mer, et non seulement les navires, mais les bateaux contenant les passagers et les équipages qui essaient de se sauver et dans leur retraite forcée en France et en Flandres les armées allemands continuent leur brutale destruction qui'a toujours été regardée comme étant une infraction directe des règles et des pratiques de la guerre civilisée. Les villes et les villages, si ils ne sont pas détruits sont dépouillés de tout ce qu'ils contiennent, et même leurs habitants sont emmenés. Les nations unies contre l'Allemagne ne peuvent consentir à déposer les armes tandis que des actes d'inhumanité, de spoliation de désolation sont commis et qu'ils contemplent avec horreur et un cœur brisé.

"Il nécessaire aussi afin qu'il n'y ait aucune possibilité d'un mal entendu que le Président appelle très solennellement l'attention du gouvernement de l'Allemagne au langage et à la signification des termes de paix que le gouvernement allemand a maintenant accepté. Ces termes sont contenues dans le discours que le Président a fait à Mt. Vernon le quatre de juillet dernier. Ces paroles étaient:

"La destruction de tout pouvoir arbitraire qui pourra séparément ou secrètement, de son propre choix détruire la paix du monde, ou s'il ne peut être détruit maintenant, qu'il soit au moins rendu impuissant!"

"Le pouvoir qui a jusqu'à présent contrôlé la nation allemande est du genre ici décrit. Le peuple allemand peut le changer. Les paroles du Président que nous venons de citer, naturellement contiennent une des conditions précédent à la paix, si la paix doit venir au peuple allemand lui-même. Le Président se voit obligé de déclarer la paix selon lui, dépendra du caractère déterminé et des garanties qui peuvent être données sur ce principe fondamental. Il est indispensable que les gouvernements unis contre l'Allemagne sachent sans aucun doute avec qui ils ont affaire.

"Le Président fera une réponse séparée au gouvernement royal et impérial de l'Autriche-Hongrie.

Acceptez, monsieur, l'assurance de ma haute considération.

(Signé) ROBERT LANSING.

A FREDERIC OLDERLIN, Chargé d'Affaires, ad interim, ayant charge des intérêts de l'Allemagne aux Etats Unis.

LE CHATEAU DE BOULLAY-THIERRY.

Est converti en un asile pour les petits orphelins français.

True translation filed with the Postmaster, at New Orleans, La., on Saturday, Oct. 12, 1918, as required by Act of October 6, 1917.

Pendant que les veuves de la guerre travaillent pour pourvoir subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leurs enfants, ces enfants seront sous la charge du "American Committee for Devastated France" dans un asile au château de Boullay-Thierry.

Les enfants français maintenant sont placés dans une triste position car leurs pères sont dans l'armée et leurs mères ne peuvent en premier, gagner assez dans leurs nouveaux métiers pour se soutenir elles-mêmes et leurs enfants. Le comité a donc décidé de se substituer les pourvoyeurs temporaires de ces petits, et de prendre soin d'eux jusqu'à ce que leurs pères soient démobilisés ou que les mères puissent pourvoir aux besoins de leurs familles.

Dans le moment la colonie se trouve à Beaumont-le-Roger, mais le nouveau local sera bien mieux.

Le Chateau de Boullay-Thierry appartenait au jeune Comte de Quinsannas, un aviateur, qui fut tué il y a un an huit jours avant son mariage. Il légua son château au ministère de la guerre qui donna au comité Américain le droit le s'en servir ainsi que le parc qui l'entoure. Des centaines de mères font application pour y placer leurs enfants.

"LA CARTE DE TABAC A SAINT ETIENNE."

Le Conseil Municipal de Saint-Etienne a decide l'établissement de la carte de tabac et dans sa séance du 12 Juillet 1918, il faisait respecter qu'en établissant cette carte, le Conseil Municipal avait voulu empêcher les négations et les accaparements. Il mettait fin en même temps aux abus intolérables, auxquels se livrent les tenanciers des bureaux de tabac qui exploitant en même temps une buvette, ne consentaient à vendre du tabac qu'aux clients qui consommaient de l'alcool dans leur débit.

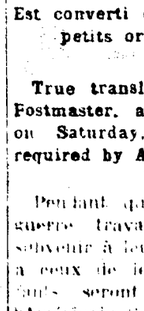
On a remarqué à Saint-Etienne que depuis l'établissement de la carte tous les fumeurs que l'on obligeait ainsi à prendre des consommations ont fait grève et abandonné les débits, pour s'approvisionner ailleurs.

Il serait à souhaiter que l'exemple de Saint-Etienne fut suivi par toutes les municipalités de France.

In the Morning
on arising, take a glass of water, made sparkling and refreshing with
"FRUIT SALT"
ENO'S
A before-breakfast-bracer that promotes appetite and digestion, clears the head, stimulates the liver and has the desired effect on the bowels. It acts naturally, never causing griping or discomfort. Pleasant to take—safe for children and invalids. Used in the morning, is starts the day right.
Sold by all Druggists
Prepared only by J. C. ENO, Ltd., London, S. E., England
Beware of imitations. Our Trade Mark is registered.

F. A. BRUNET
Horloger Bijoutier Joailler
313 RUE ROYALE PHONE MAIN 4360
La seule Grande et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans
Les ordres de la campagne sont sollicités

CARTER'S LITTLE LIVER PILLS
Petite Pilule, Petite Dose, Petit Prix
Votre Foie, Le Plus Eminent Docteur Pour La Beauté
Une peau, sans vie, sans couleur, jaune, ou des boutons et éruptions sont la conséquence de constipation. La bile, le laxatif par excellence de la nature, se faufile dans le sang au lieu de quitter le système, comme l'exige la nature.
Voici la cure, en usage depuis 50 ans, avec éminent succès—Une pilule chaque jour (plus, seulement quand nécessaire).
Petites pilules de Carter pour le foie et la constipé
Le vrai porte la signature
Vous trouvez en vous seul
L'absence de fer dans le sang fait disparaître les couleurs de bien des visages, mais
Les pilules ferrugineuses de Carter
rendront les couleurs à la plupart des gens pâles

Le Fermer Doit Avoir Une Sante Robuste
BEAUCOUP DE CAS D'EPUISEMENT ET D'INSUCCES SONT DUS AU TRAVAIL DUR ET D'ETRE EXPOSE AUX INTEMPERIES
Le Catarrhe sous de certaines formes tue des milliers.

Dans toutes les fermes la famille a sa réserve de remedes, et parmi ceux là on trouve toujours une bouteille du Dr. Hartman's World Famous Peruna. Pour les toux, les rhumes et le catarrhe il est de grande valeur. On indique la façon de s'en servir dans tous les cas d'inflammation ou de congestion catarrhale soit dans les organes respiratoires, dans l'estomac, les intestins ou autres organes du corps.
M. W. J. Temple de 300 Lincoln Ave. Delaware, Ohio, souffrit pendant des années d'une inflammation des membranes muqueuses de l'estomac et des intestins. Selon ce qu'il raconte il ne put manger un seul repas pendant cinq ans sans souffrir. Il dit: Je suis un fermier et suis exposé à toutes les intempéries. Après des années de souffrance un fermier me recommanda le Peruna. J'en pris en tout cinq bouteilles et je suis guéri. Autrefois je ne pouvais faire une journée de travail. Maintenant les travaux ne me fatiguent plus. Le Peruna est le meilleur remede et le meilleur tonique sur le marché.
Le temps ne fait qu'augmenter l'admiration que j'eprouve pour lui specialement pour les catarrhes et les rhumes.
On vend le Peruna partout. Vous pouvez l'acheter en forme liquide ou en tablette. Demandez le "Fameux Tonique du Dr. Hartman si vous cherchez la santé. Ne prenez pas autre chose. Insistez pour le Peruna.
Si vous êtes malade et souffrez écrivez au Peruna Company, Dept. 77, Columbus Ohio et demandez Dr. Hartman's Health Book. Le livre ne coûte rien et peut vous aider. Demandez à votre pharmacien un almanac de Peruna.